

Le Tiradou

Je descends du train et je pose enfin mes deux valises sur le quai de la gare à Concorès. Retour à la maison après une bonne semaine dans le Nord avec ma sœur et sa fille, Camille. L'ambiance entre nous trois était plutôt détendue et je suis heureuse que cette nouveauté soit due au séjour que Camille a passé ici l'automne dernier. Comme les choses ont changé depuis ! Concorès n'est plus désormais le *village pourri* comme ma nièce l'avait immédiatement surnommé en débarquant en octobre.

En effet, parce qu'elle détestait la campagne, Camille, avait tiré la gueule dès son arrivée. En vérité, nous nous connaissions assez peu. Sa mère et moi ne nous étions jamais bien entendues et avions souvent passé de longues périodes sans nous voir. Camille avait naturellement hérité d'une certaine méfiance à mon égard. Mais, avec la vie qui passe, l'âge, les épreuves plus ou moins partagées, nous tentions de nous rapprocher. Aussi, touchée par un élan familial peut-être un peu trop enthousiaste, et Camille ayant réalisé que j'étais sa seule tante, je l'avais invitée à Concorès.

Elle savait bien que je vivais en milieu rural, pourtant son visage s'était renfrogné d'un coup en découvrant mon village pourri selon sa logique de jeune fille connectée. Ici, rien ne l'était, il n'y avait pas de wifi dans mes murs, ce qui avait augmenté encore, si c'était possible, sa détestation et n'augurait rien de favorable quant à l'évolution de nos relations.

Au fil des jours, sa mauvaise volonté, sa présence molle, sa conversation maugréante, sa critique à peine voilée de mon mode de vie m'étaient devenues terriblement agaçantes, aussi, un après-midi, sans lui laisser le choix, je l'avais embarquée pour une marche en forêt.

Pour marquer son mécontentement, elle s'était mise à traîner en chemin et à faire des pauses. Pas inquiète pour elle, j'avais avancé sans l'attendre. Cela faisait déjà un bon moment que je ne l'entendais plus quand soudain elle m'avait rattrapée tout excitée – pour la première fois elle s'animait : J'ai vu un truc !

– T'as vu le Tiradou.

– Le quoi ?

– C'est une histoire d'ici, ça t'intéresse les vieilles histoires du Lot ?

– Bof, ça va.

Déconcertée par cette réponse informelle, je m'étais éloignée dans le sous-bois de chênes qui craquait sous mes pieds. Quand même un peu curieuse, Camille s'était rapprochée et, peut-être parce qu'elle était vraiment morte d'ennui, m'avait demandé de lui raconter ce que c'était que ce Tiradou.

Tu vois ce causse, avais-je commencé, il est sauvage et loin de tout. Tu y vivrais toi ? Sûrement pas, moi non plus. Pourtant, il n'a pas toujours été inhabité. Il y a plusieurs années, y vivait un gars que tout le

monde appréciait, il s'appelait Francou. Il avait une maisonnette, par là-bas, dans un vallon abrupt au milieu du fouillis d'arbres. Ses parents y vivaient déjà. Il les avait perdus alors qu'il était tout jeune. Francou n'était pas allé longtemps à l'école, mais c'était pas un lourdaud, il avait l'esprit affûté. Pour gagner sa vie, il bricolait à droite à gauche, aidait à monter une grange, une charpente, c'est pas le travail qui manque à la campagne. Il rendait bien des services. À la fois gros nounours et rugueux comme un sanglier. Il était bavard, savait être avenant, il aimait bien rigoler, ses plaisanteries étaient fines et ses moqueries toujours bien placées, mais il ne parlait jamais de lui, fallait pas se montrer trop curieux, de toute façon, ici, c'est pas des endroits où l'on se regarde beaucoup le nombril. Bref, c'était un solitaire.

Chaque jour il avait à faire. On le croisait avec sa casquette qui avait été rouge, son bleu usé, sa veste de treillis, ses bottes croûteuses en caoutchouc. Chaque soir il rentrait dans son antre forestier où il ne recevait jamais de visite, sauf celle des chasseurs quand ils boucanaient dans les parages. La plupart du temps ils arrivaient tôt le matin et ne repartaient que très tard, souvent passé minuit. Il fallait avoir de la provision ! En une vingtaine d'heures, Francou et ses copains rinçaient un bon peu de la réserve de prune. Ils se racontaient les histoires des villages voisins, et, bien que Francou n'ait jamais eu le goût de la chasse, ça causait gibier. Mais même les chasseurs savaient qu'on ne se baladait pas comme ça sur le domaine de Francou.

Comme Francou n'était pas un modèle d'élégance dans son habillement, on aurait pu croire que chez lui c'était une tanière d'homme des bois. Bien au contraire, loin d'être une souille, son terrain étonnait, il avait la préciosité d'un cottage anglais. Sur un côté de la maison au crépi jaune, une jolie barrière en bois de châtaignier brun doré clôturait un potager tout à fait charmant, digne d'un album de Beatrix Potter. Les piquets soigneusement façonnés, la disposition régulière des légumes, la combinaison des couleurs, tout était propre, bien entretenu, on se serait attendu à voir de gentils lapins discuter entre les carottes et les feuilles de choux. Une méticulosité quasi maniaque. C'est sûr, il y avait chez lui une délicatesse qui ne sautait pas aux yeux, mais qui se posait ailleurs. Il était connu pour l'attention de dentellière qu'il portait à toute besogne qui passait entre ses mains, il avait un grand souci des belles finitions. Son ouvrage était juste, il ne bâclait rien.

Quand l'hiver arrivait, on le voyait moins, il y avait moins de travail. Et puis la pente au bout de laquelle il avait sa maison était si raide qu'avec le verglas il fallait avoir une bonne raison pour s'y risquer. Alors, il hibernait.

Il avait toujours vécu seul. Peut-être avait-il parfois imaginé qu'un jour une femme viendrait partager sa vie d'ours, qu'ils seraient heureux tous les deux dans sa cabane. Mais ça n'était jamais arrivé, au fond il savait bien qu'il était incapable de vivre ça.

C'était pas comme eux. Ces deux qui étaient passés un beau matin, conduits par l'étroite route au goudron éventré, si peu fréquentée qu'au milieu les fleurs du printemps y poussaient. Apercevant la maison de Francou, ils avaient fait une halte pour se ravitailler en eau, trouvé l'endroit et le type agréables, et lui avaient demandé s'ils pouvaient s'installer dans le coin avec leur caravane. Francou avait derrière sa remise

une belle clairière ensoleillée entre petits chênes et châtaigniers. Ça ne le dérangeait pas et lui ferait de la compagnie. Le couple venait du Berry, autant dire du Nord. Pour Francou, passé Brive, on venait du Nord. Ils ne parlaient pas comme lui, avaient un accent différent, leurs mots aussi étaient différents. Ça le faisait rigoler. Ils passèrent là quelques jours. Des gens bien, pas embêtants, qui, pour le remercier, lui offrirent en partant une bonne bouteille du vin noir de Cahors.

L'année suivante, ils étaient revenus. Ils adoraient le Lot, la nature particulièrement belle, le climat sec, les bosquets de chênes rabougris, les causses pierreux, les greniers aux longues planches brunes où séchait le tabac, les châteaux forts en ruines, les villages moyenâgeux aux tuiles de terre cuite qui vous transportaient vers d'autres époques pleines de légendes, sans parler de la cuisine, dans les salles de ferme transformées en auberge où des mamies faisaient dorer la graisse d'oie, les cabécous, les gros pains plats bien cuits, le tourain, les gâteaux aux noix de Cajarc.

Quelquefois, dans la longueur du soir d'été, Francou les rejoignait et partageait quelques Gitanes avec lui. Elle, assise dans l'un des deux fauteuils de toile rouge, fumait ses Royale menthol et s'émerveillait des étoiles dans le ciel large. Mais la plupart du temps, au crépuscule, ils aimaient surtout se promener tous les deux, en se prenant la main, le long du Tiradou, ruisseau vif à l'eau fraîche et sombre, qui creusait mystérieusement son entaille sous les branchages.

Ces deux-là, ils s'aimaient. Ça se voyait ! les sourires et les regards qu'ils avaient l'un pour l'autre ! Ils s'entretenaient doucement comme pour se raconter doucement la vie. Chaque été, ils retrouvaient la cachette, leur cachette, à l'abri du monde, que Francou leur avait offerte.

Mais un jour, l'homme était revenu seul. Elle était décédée. Cet été-là, il ne resta pas dans la clairière de Francou, il était venu pour y déposer les cendres de son épouse. *Nous avons passé ici les moments les plus heureux de notre vie.* Deux ans après, c'était leur fille qui se présentait chez Francou, et amenait les cendres de son père.

Le temps passa. Un matin, Francou reçut un courrier de sa propriétaire, elle vendait la maison. Le fils d'une amie d'école, un jazeux de Toulouse, dont la seule originalité tenait aux dreads jaunâtres qui pendouillaient sur sa figure, avait craqué sur ce « spot primitif ». Son inspiration capricieuse avait besoin pour s'épanouir d'un lieu isolé comme celui de Francou. Il avait tapé des pieds et s'était roulé par terre jusqu'à ce qu'elle déloge son vieux sanglier de locataire. On lui trouverait un logement municipal. Tout le village crut que Francou allait devenir fou. Mais il n'en fut rien, il continua de venir chaque matin boire le café dans la salle du restaurant, tout en commentant comme d'habitude avec les uns et les autres les nouvelles de la région. Ses plaisanteries n'étaient pas moins drôles. Pourtant, Delpech, qui l'attendait pour installer son nouveau portail, ne le vit pas arriver de toute une journée. Quand il le croisa plus tard, Francou ne fournit aucune explication, ni ne sembla se souvenir que l'on avait compté sur lui. Peu avant son déménagement, il invita les chasseurs pour une fête sauvage dont on entendit les échos jusques aux fonds des gouffres et des grottes. Il s'installa quelque temps dans l'appartement au-dessus du café que la mairie lui

avait procuré, puis disparut. On dit qu'il était retourné près du Tiradou où il passa peut-être plusieurs jours. On l'avait su par la femme du jazzi. Alors qu'elle nettoyait à l'arrière de la maison, elle avait aperçu Francou s'affairer derrière la remise. Elle ne l'avait pas dérangé.

Après ça, Francou quitta la région. Quelqu'un l'avait croisé vers le Malperdu, un pays reculé en Corrèze, où il avait encore une cousine.

Le jazzi, pour se rendre intéressant et peut-être essayer de se faire accepter, sans succès bien sûr, révéla alors à tout le monde ce qui avait été si longtemps le secret de Francou. Le secret du Tiradou.

Pendant des années, Francou, avec la minutie qu'on lui connaissait, avait entretenu le souvenir du couple qui avait tant aimé ce bout de terre lotoise. Il fallait, pour le découvrir, dépasser la vieille remise. Là, à l'abri du mur de pierres sèches, au cœur de la clairière cerclée des petits chênes et des châtaigniers, on croyait avoir sous les yeux un décor de cinéma. La caravane blanche des amoureux du Nord, les roues calées par des parpaings, occupait l'espace de toute sa matérialité. Fenêtres aux rideaux plissés, tirés, porte aux encoignures rondes fermée, elle semblait contenir dans ses flancs de plastique la mémoire tenace d'une vie passée, comme si cette vie existait encore à l'intérieur, et qu'elle se consacrait à la conserver jalousement, comme si, douée d'une volonté obscure, dépassant son état de chose, elle rayonnait de fierté à en être la gardienne. Devant, sur la belle étendue d'herbe, de chaque côté d'une table de camping gagnée par la rouille, deux fauteuils de toile rouge décolorée par le soleil se regardaient. Un miroir piqué, accroché au-dessus d'un évier craquelé sur la façade arrière de la remise, persistait à refléter la lumière à travers les lierres grimpants.

La scène à la fois figée et curieusement vivante laissait à penser que l'on allait bientôt croiser les habitants revenant de leur promenade, ou que les rideaux plissés allaient s'écarter, la porte s'ouvrir et que la vie reprendrait, comme dans un *Brigadoon* lotois.

– On peut entrer ? m'avait demandé Camille.

– Regarde, la clé est sur la porte.

Une caisse de bois servait de marche. À l'intérieur, il faisait très chaud, c'était un peu oppressant. Une banquette-lit recouverte de tissu beige garnissait les parois sous les fenêtres. Une kitchenette, quelques placards en Formica chocolat, un portemanteau, un thermomètre émaillé à l'enseigne d'une épicerie, un paquet de Gitanes vide, une pochette d'allumettes de la Régie française des tabacs, des cartes routières du département, une cafetière italienne et deux tasses Arcopal à fleurs. Il était difficile de croire que ce lieu était inoccupé depuis tant d'années. Et l'on se sentait intruse, à déranger cette intimité de peu de choses, de modestes objets qui étaient pourtant les témoins dignes d'un bonheur ici partagé.

– Et le jazzi ? Il habite toujours là ?

– Non, sa femme l'a quitté. Ils se sont longtemps disputés à cause du Tiradou, elle voulait dégager le lieu pour y mettre une piscine. Contre toute attente, il n'était pas pour. Peur de faire une profanation. Superstitieux, mais peut-être moins con qu'il n'en avait l'air. Il n'a pas supporté de rester seul ici. Il est retourné à Toulouse.

– Mais, pourtant, ça n’a pas l’air abandonné. Y a quelqu’un qui entretient, non ?

– Qui sait ? En tout cas, les amants clandestins y viennent. On dit même que si l’on s’aime ici pour la première fois, la passion durera. C’est la légende du causse, la légende du Tiradou.

– Et toi, comment tu es arrivée ici ? Tu connaissais cette histoire, tu connaissais Francou ?

– Non, je les connaissais eux. C’étaient mes parents. Tes grands-parents.

Camille n’aurait pas été plus ébahie si je lui avais déclaré que la caravane était connectée. Elle avait fouillé mon visage, incrédule, comme pour voir à l’intérieur de moi, s’assurer que je ne me moquais pas d’elle.

– Alors la fille qui a apporté les cendres de son père, c’est toi ? Mais maman m’avait dit qu’ils étaient enterrés dans la région où ils avaient vécu.

– Oui, c’est vrai.

Je l’avais précédée dehors, elle avait refermé la porte ronde de la caravane. Près du triangle d’attelage, s’élevait un très beau rosier vivace, reflleurissant tout au long des saisons. À son pied, sur deux pierres plates de calcaire tendre, finement polies, Camille avait lu les noms du couple du Nord, que Francou avait patiemment gravés, dans la solitude du causse. Se penchaient délicatement sur elles de lourdes roses de velours pourpre.

Aucune parole n’avait été prononcée par la suite. Que se passait-il dans la tête de ma nièce ? La promenade s’était poursuivie en silence, accompagnée de la voix du vent dans les chênes secs, du crissement de nos pas dans la terre.

Quelques jours plus tard, Camille m’avait demandé comment se rendre au Tiradou. Elle voulait y retourner seule. Sous l’ombre mouvante des roses, elle avait déposé de petits cailloux blancs qu’elle était allée chercher dans le ruisseau vif à l’eau fraîche et sombre qui creusait mystérieusement son entaille sous les branchages.